

Tentative de plaider pour l'expérimentation: La Littérature et la "science de la littérature" comme laboratoire culturel

"L'avenir des études littéraires": le sujet posé nous place devant une entreprise périlleuse. Car on peut le comprendre de deux façons, comme un pronostic ou un programme. Dans le premier cas, c'est la compétence qui est en question, dans le second l'autorité. Les réflexions qui suivent tentent de relever ce double défi.

La question de l'avenir d'une "science de la littérature" est également symptomatique. Elle montre que les choses qui semblent aller de soi ont perdu leur caractère d'évidence. Elle a pour objet la définition voire l'existence d'une discipline dont le statut précaire et la dénomination sont restés pour certains une sorte d'oxymore. En ceci, le caractère radical de la question est une conséquence ultime d'une acception problématique depuis longtemps. C'est pourquoi cette question de l'avenir concerne d'abord le présent et doit se tourner vers un passé qui ne peut qu'ébaucher les contours d'une identité incertaine. Quiconque examine ce passé, même si le regard est forcément sélectif, rencontre une abondance de projets d'avenir implicites. Caractérisés par une "méthode", ils ont pour noms "histoire littéraire", "psychologie de la littérature", "sociologie de la littérature", "interprétation de l'œuvre", "esthétique de la réception", "structuralisme", "post-structuralisme" etc., mais ces dénominations contiennent essentiellement des projets d'avenir. Car qu'est-ce que la méthode sinon une façon d'ordonner la connaissance à venir? La question de l'avenir des études littéraires, si on la cerne plus précisément, transforme une pluralité de réponses données de façon plus ou moins explicite en un doute quant à la possibilité même d'apporter une réponse.

La question en soi n'est pas nouvelle: le titre d'un recueil paru en 1969 était *Perspectives pour une germanistique de l'avenir*. Mais il est hautement révélateur que ce titre dissimule déjà la question de départ derrière une réponse en forme de programme, qui doit afficher ses certitudes. Car ce titre ne promet rien de moins que la perspective d'un avenir qui se transforme immédiatement en présent. Nous avons perdu ce type d'assurance face à la planification, ce qui rend d'autant plus aigue la question de l'avenir. Mais cette perspective radicale est fertile parce qu'elle révèle avec détermination les conditions même de l'existence des études littéraires, voire cette provocation qui préside à leur naissance, que toute recherche de solution contribue plus à voiler qu'à mettre

à jour. Pour répondre à la question de l'avenir des études littéraires, on doit donc absolument se pencher davantage sur certaines de ces tentatives, exemplaires.

Dans une perspective épistémologique, il est évident que cette science se situe dans le champ des sciences humaines, constitué au cours du XIX^e siècle. Cependant, elle suscite le scepticisme de ces sciences corporatives qui considèrent depuis toujours les sciences humaines de façon critique et ironique, voire suspicieuse – comme si le mode de connaissance considéré autrement comme le plus fiable ne pouvait être mis au service de la connaissance de soi. Car à une époque de foi dans l'indépendance et dans la subjectivité du fait humain, celui-ci semble échapper à cette régularité qui pourrait seule lui garantir des assises théoriques. Ceci ne peut qu'être valable pour cette forme du discours humain qu'est la littérature, qui, dans cette même époque, se constitue avec la prétention d'offrir une alternative à la représentation rationnelle de la réalité. Même Balzac, écrivain réaliste s'il en est, savait, outre sa croyance aveugle en la biologie, que les considérations zoologiques ne suffisent pas à caractériser l'être humain et que le hasard est le plus grand des romanciers. La "science de la littérature" se trouve donc constamment en concurrence avec cette prétention, et elle a trouvé différentes façons de l'assumer. Tous les projets théoriques qu'elle formule – implicites et explicites – ont en commun qu'ils incitent les études littéraires à nier plus ou moins cette prétention d'offrir une alternative à la simple rationalité. Elle doivent le faire même – et peut-être surtout – lorsqu'elles entreprennent, avec les moyens qui leur sont propres, de la défendre. Mais en général, elles soumettent leur objet d'étude à une figure de proue choisie dans le répertoire des sciences humaines. C'est un rôle qui est d'abord revenu à l'histoire, et d'une façon très efficace. Les études littéraires se sont longtemps résumé à l'histoire littéraire et d'une certaine façon ceci est resté vrai jusqu'à nos jours. En fait, on n'a commencé à parler d'une "science de la littérature" qu'à partir du moment où la toute-puissance de l'histoire de la littérature commençait à chanceler. Mais en 1948, Ernst Robert Curtius se montrait encore sceptique quant à la nécessité d'accorder une place, aux côtés de l'histoire de la littérature, à une autre discipline spécifique. En même temps, l'histoire de la littérature a sans doute été le moyen le plus élégant pour assumer la contradiction fondamentale évoquée plus haut, ou plus précisément pour l'esquiver. Car la régularité chronologique qu'elle exige, la description qu'elle fait de la permanence du semblable au-delà de l'évolution temporelle, concède certes à la littérature la pleine participation aux lois universelles de l'évolution. Mais l'arsenal théorique dans lequel puise l'histoire de la littérature fait largement l'impasse sur cette dimension du littéraire où gît le pouvoir provocateur de la littérature – sa sémantique.

Pourtant c'est bien à la sémantique qu'ont eu recours ces "méthodes" –

pour employer un terme qui les définit mal – qui visaient très sérieusement à se hisser au niveau des sciences corporatives. Il semble que le prestige soit venu en particulier de l'association avec deux disciplines qui explorent chacune différents aspects de l'activité humaine: la sociologie et la psychologie. La sociologie de la littérature comprend le texte artistique comme le reflet des conditions sociales – en particulier économiques – de l'existence humaine, tandis que la psychologie de la littérature en fait une lecture qui privilégie les caractéristiques individuelles de l'auteur. C'est pour cela que l'option pour l'une ou l'autre des conceptions du fait littéraire revient finalement à affirmer un credo anthropologique que les simples théories ne suffisent pas à alimenter. Mais la résistance de la littérature à toutes les tentatives de réduction causale est particulièrement visible dans les phénomènes mis à jour par des analyses psychologiques et sociologiques. Car comment expliquer autrement que celles-ci visent particulièrement les crises, les complexes et les névroses, dont le texte est censé en tout temps présenter les symptômes? L'omniprésence de ces catégories négatives est finalement elle-même le symptôme de la fragilité de la transposition du poétique vers ces modes d'organisation conçus par les sciences de l'âme et de la société humaines.

Cependant la nature des résultats de ces analyses ne reflète pas seulement les disparités manifestes entre la structure des discours scientifique et littéraire; car de façon frappante, les appuis théoriques manquent pour définir ce lieu qui constitue le véritable écart entre la sociologie et la sociologie de la littérature, entre la psychologie et la psychologie de la littérature, et dans ce manque, les deux "méthodes" se révèlent particulièrement solidaires. Dans les deux cas, la spécificité du littéraire réside dans la structure de la représentation. La littérature reflète la société et ses failles, elle est un symptôme de la névrose. Et les différentes conceptions méthodiques mises en œuvre par ces sciences – qu'on cite sans toujours les intégrer véritablement – se transforment finalement en une dénégation du texte artistique. Pourtant dans les deux cas paradigmatiques, cette figure sémiotique reste vide du point de vue théorique. Si on les observe de près, ces deux "méthodes" se présentent comme les variantes d'une herméneutique littéraire, étonnamment peu consciente de ses propres procédés.

Dans cette volonté de constituer une théorie de la sémiotique littéraire, on assiste donc à la rencontre entre deux "méthodes" de la "science de la littérature" – alors même que l'une des deux rejette énergiquement ce concept. On parle évidemment de l'herméneutique, qui se perçoit comme un programme visant à remplacer toute méthode scientifique. Presque inévitablement, elle apparaît alors aux antipodes de la tentative d'une sémiotique du littéraire telle qu'on la trouve dans le formalisme ou le structuralisme, sous la forme d'une théorie où s'affiche la rationalité. Avec la distance, ce conflit d'orientation ressemble fort à la plus récente mais aussi

l'ultime de ces controverses qui ont toujours divisé – et enrichi – les études littéraires. Mais la distance fait apparaître cette querelle comme un ensemble complémentaire, qui reflète une nouvelle fois les apories propres à cette "discipline." Si contingent que soit tout mode de lecture, si insaisissable que soit la façon dont les différentes manifestations du texte littéraire sont liées à l'histoire de sa réception en tant qu'histoire de son autonomisation, c'est bien la théorie – rationnelle – de la littérature qui procure cet espace herméneutique. Car nulle part la résistance du littéraire à la prévisibilité calculée n'a été autant contestée que dans le formalisme ou le structuralisme. Ce dernier en particulier, en empruntant à la linguistique, a développé une poétique et subordonné le texte littéraire aux principes de la logique d'opposition qui est à l'origine de tout sens langagier. Pourtant dans ce cas également l'intégration n'est qu'apparente. Car l'originalité du fait littéraire émerge sous la forme d'un "différend" qui peut porter plusieurs noms, comme "désautomatisation" ou "écart" stylistique. Le fait littéraire continue par lui-même de participer à la logique des oppositions, mais c'est précisément ce différend qui mine la logique à laquelle il semble pourtant encore soumis. Car il s'agit d'un différend vide, du différend en soi. Avec le recul, on remarque que le germe de sa résolution est déjà contenu dans la poétique structurale, et c'est en elle que naît la prépondérance du différend sur la différence.

En ce sens il apparaît très logique que la tentative la plus radicale d'explication rationnelle du poétique ait produit en même temps la négation virulente, par la littérature, du besoin de validation propre à toute science. Personne n'en a tiré une conséquence aussi logique que Paul de Man: alors que la fiction dit la vérité du langage, il devient également impossible de distinguer la philosophie de la littérature. Il ne fait aucun doute que nulle part ailleurs le désir de résistance du poétique n'a été pris autant au sérieux par la théorie; pourtant le succès théorique exceptionnel de son postulat d'autonomie a un prix très élevé: il signifie la perte de son caractère distinctif. Et ce succès semble également ambigu dans une autre perspective. Car lorsque la fiction affirme sa prétention à la vérité, elle s'en remet à une théorie très élaborée, qui, au nom de ses propres aspirations, doit pratiquer l'auto-négation. On peut faire une lecture double de cette aporie. Elle transforme la résistance à la théorie en une énonciation de la théorie et elle enterre en même temps les prétentions de toute théorie. Ceci est peut-être la conséquence la plus radicale du projet d'une science de la littérature, une science qui s'est toujours appuyée sur l'autre versant d'elle-même.

Ce n'est pas un hasard si la question de l'avenir de cette science se pose là où les conditions d'émergence ont pris la forme, logique, du paradoxe. (Et elle ne peut pas se poser autrement qu'en questionnant l'avenir. Car le futur est depuis toujours le cadre où s'exprime sa "vérité." On ne peut promouvoir que des projets). Ce n'est pas non plus un hasard si cette question se pose à un

moment où la civilisation de la littérature – dont l'identité historique est indissociable de sa perception de soi, mais est devenue si incertaine qu'elle préfère s'appeler "post-moderne" –, doute de l'autonomie de son discours, en même temps qu'elle a perdu la foi en la fiabilité du discours scientifique (parce que lui aussi est un discours). La question de l'avenir des études littéraires ne concerne donc pas uniquement cette discipline, et le constat de paradoxe catégoriel évoqué interdit naturellement tout pronostic ou tout programme méthodique – lequel anticipe toujours un peu la connaissance à venir.

Le constat de paradoxe catégoriel auquel aboutit la dernière théorie du littéraire, qui est en même temps la plus radicale – dans le sens étymologique également – appelle différentes solutions. Le mélancolique se retranchera dans un agnosticisme, mettra officiellement fin à une entreprise dont il aura reconnu l'échec – à moins qu'il n'accepte le travail de Sisyphe, en éthicien de la performance qui, par respect de soi, s'attèle à sa tâche en toute conscience de son inutilité. Il faut toutefois interpréter d'une autre façon ce constat, et le comprendre comme un indice que la question qui l'induit a été mal posée, ou en tout cas qu'elle n'est plus actuelle. Si l'on prend ce constat au sérieux en tant qu'indice, il indique déjà la voie prometteuse à suivre. Car là où les solutions systématiques n'opèrent plus, il ne peut y avoir que des réponses pragmatiques. Les réponses de ce type donnent inévitablement l'impression d'être des solutions de remplacement mais paradoxalement, cette impression disparaît dès lors qu'on prend ce pragmatisme au sérieux – d'un point de vue épistémologique.

Le sérieux dont il est question ici prend toute sa force quand on lui oppose des contre-exemples et des réponses pragmatiques, qui restent sans suite d'un point de vue conceptuel (eux-aussi sont, naturellement, des "sympômes de crise"). Leur dénomination la plus courante est "civilisation" ("Landeskunde") ou, selon une définition plus ambitieuse, "études nationales" ou "régionales" ("Landeswissenschaft", "Regionalwissenschaft"). Leur pragmatisme prétendument très affirmé reste en fait limité. Car les cursus correspondant à ces disciplines ne font que déplacer le débat conceptuel, en remettant en question une certaine approche de la philologie, au profit d'une association avec d'autres disciplines, moins soucieuses de reconnaissance, comme si leur propre manque de consistance pouvait être compensé par une marginalisation liée à des mesures administratives techniques, voire pouvait être dissipé au contact d'une autre inconstance. Bien évidemment, ce pragmatisme a l'œil rivé sur un marché du travail auquel on croit se préparer en faisant preuve d'une telle "flexibilité." Mais pour l'instant, il reste à confirmer que le succès espéré sera bien au rendez-vous.

Il n'apparaît guère fortuit qu'une réforme universitaire s'articule précisément à l'endroit où le mode d'organisation des disciplines philologiques – encore très répandu – découvre que son fondement théorique est

effectivement le plus chancelant – dans son organisation par langues nationales. D'une certaine façon les "études régionales" transforment une conviction naguère fondamentale, celle d'un développement organique des cultures nationales, en une association de convenance, comme si les reliquats du XIX^e siècle, devenus de plus en plus encombrants, ne pouvaient être sauvegardés que sous une forme organisationnelle. Il reste à savoir si l'attribution d'un nouveau rôle à un postulat hérité de la grande époque de l'Histoire peut déboucher de façon concluante sur une politique d'emploi pour les très nombreux diplômés des facultés de sciences humaines.

Les "études régionales" éludent d'une façon toute pragmatique la question primordiale de la différenciation des identités culturelles. Il semble qu'une "science de la littérature" peut être d'un certain secours si – comme nous l'avons déjà expliqué – on l'appréhende comme un pragmatisme conceptuel pris au sérieux. Tant qu'elle ne dépasse pas le rôle d'ersatz de fiabilité systématique, son statut restera toujours précaire. Mais si on lui attribue une compétence alternative, elle sera plus qu'un simple appendice.

Le choix d'un tel projet a des conséquences considérables, qui concernent autant l'objet d'une "science de la littérature" que son auto-perception. Car il implique aussi nécessairement le renoncement à tout projet systématique pour le littéraire, alors que le flou notoire qui le définit se transforme au même moment en potentiel théorique. Son imprécision même est le revers de la multiplicité des relations qu'entretient le texte littéraire, qui apparaît alors comme le lieu du pragmatisme culturel, qui doit toujours composer avec des indéterminations et constamment expérimenter des solutions pragmatiques. Une réponse définitive à la question de la classification d'un texte selon son statut littéraire semble dans ce cas moins essentielle que l'analyse du potentiel de la question même. Pour illustrer le changement de perspective, on peut prendre l'exemple du roman de Castiglione *Libro del Cortegiano*. On peut débattre pour savoir s'il doit être considéré comme un texte littéraire. Mais il est beaucoup plus fructueux de voir dans cette incertitude une question quant à la relation entre le projet d'un mode de comportement défini essentiellement selon des critères esthétiques et la poétique d'un texte qui dessine les contours du courtois idéal. C'est la question de l'interdépendance entre la théorie sociale, la pratique esthétique et le "Cortegiano" lui-même qui constitue le lieu de la médiation. Le problème soulevé ici semble appeler une solution historique et faire référence aux écarts entre différentes conceptions de la littérature. Si l'on doit inévitablement s'attendre à de telles divergences, on peut également douter qu'il soit jamais possible d'isoler et de définir un concept historique de littérature, suffisamment distinct. Son imprécision globale constitue tout son potentiel.

Cet exemple, bien qu'exposé de façon rapide, évoque aussi le lien entre la conception du texte littéraire comme pragmatisme culturel et le projet

d'une "science" qui s'empare de cette littérature. Cette science apparaît essentiellement comme une heuristique qui reconvertit les "solutions" proposées par le texte en cette question fondamentale qui en émane. (Elle serait ainsi le contraire de l'organisation herméneutique classique en questions et réponses.) Les contours de ces nouveaux "laboratoires" possibles se dessinent depuis longtemps. Ce qu'on appelle – d'une façon pas très heureuse – le "new historicism" joue largement avec la gamme des moyens permettant de comprendre le texte littéraire comme un point nodal des processus culturels. Placé sous le signe d'une "poetics of culture," ce texte représente autant ces processus qu'il en interprète les projets. Mais nous ne sommes pas tenus d'évoquer uniquement l'évolution actuelle pour illustrer cette pratique de la "science de la littérature." Elle a depuis longtemps obtenu des résultats durables lorsque, loin de toute auto-limitation méthodique, elle a étudié le texte littéraire dans son indécision – entre document et projet. C'est aussi pourquoi *Mimesis* d'Erich Auerbach n'a rien perdu de son actualité.

On ne peut limiter la littérature à la représentation de ce qui lui serait extérieure, qu'il s'agisse des structures économiques, du fonctionnement du pouvoir politique, des lésions de la psyché ou des institutions épistémologiques. Mais elle ne se réduit pas davantage à une hostilité à toute représentation. Elle apparaît plutôt comme une partie intégrante de ces processus producteurs de sens et de culture, qui, tout en recourant à la sémiotique poétique, s'accordent pour produire des dénominations sans références. Il apparaît cependant inévitable qu'une analyse sémantique axée sur la vérité passe à côté du double sens contenu dans sa logique fictionnelle. De cette façon, si l'on considère la littérature comme un laboratoire permanent, on n'a aucune raison de renoncer à une institution culturelle qui explore l'expérience constante qu'elle constitue au moyen de ses propres modes d'expérimentation, qui tentent de convertir le texte en autant de questions auxquelles il souhaiterait apporter une réponse.

Traduit de l'allemand par Manuel Meune

Universität zu Köln

"Let's hear, what you can do!" Notes sur l'avenir des études littéraires

Station-Service

L'avenir? Une affaire d'énergie, de carburant, d'impulsion bien dosée. Dans le cas des études littéraires, l'une des motivations premières est la jouissance qu'on puise dans un texte, le plaisir de lire et d'écrire, né du désir de dissoudre ou raffermir le moi et de la perspicacité du détective. Tout étudiant qui débute le sait bien. Les études littéraires gagneraient beaucoup si l'érotisme n'était pas souvent sacrifié à la bureaucratie – comme c'est le cas dans les universités allemandes surchargées. Pour qu'il en soit ainsi, il faut d'abord que l'esprit subversif examine ce qu'il peut détruire dans la machine administrative, dans l'industrie de la recherche et de l'enseignement, afin de créer un nouvel espace, pour son ancienne passion comme pour tout ce qu'il découvre de nouveau et d'inconnu lorsqu'enfin il en a le loisir – car les Musées font rimer loisir et plaisir. En revanche l'affairement sied mal toute pensée futuriste – de même que l'indolence. Car le problème n'est pas tant la souffrance que l'absence de questionnement quant au pourquoi de la souffrance. L'avenir des études littéraires serait plus serein si, tout en conservant le plaisir du texte, on consentait par ailleurs à envisager la motivation comme un objet de recherche. Ce qui fascine lorsqu'on lit ou écrit de la littérature – primaire ou secondaire – va au-delà du processus cognitif. Il devient urgent d'étudier de façon théorique les émotions et motivations – d'autant qu'on est loin de l'époque où l'on mettait en garde contre la lecture compulsive.

Fahrenheit 451 ou la guérison des esprits

Une danse de nouvelle année en l'an 2000 et quelques. Un couple tourne en silence. Le mot "sourire" a disparu et avec lui toute mimique, toute gestuelle. Les deux cherchent vainement une expression, se font des grimaces. L'Histoire pourrait peut-être leur aérer l'esprit. Ils entreprennent donc un voyage dans la colonie des hommes du livre, où ils se promènent au hasard parmi les différentes récitations. Le caractère unidimensionnel du présent ne tarde pas à disparaître derrière la "guérison des esprits." C'est ainsi que l'Histoire littéraire aussi conserve sa valeur, si elle n'est pas une fixation mélancolique sur le passé mais incite au contraire à transgresser des frontières par l'imaginaire, si elle transforme le poids de l'Histoire en joie de l'Histoire, en élargissant le sens du possible. En ayant la littérature pour objet, l'historien littéraire jouit du privilège, important et inquiétant, d'ouvrir l'accès à des